



CHANTRE ET CHORISTE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

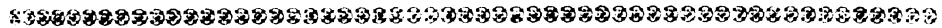
PAR M. VARNER;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 12 août 1839.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BENJAMIN FANFARE, choriste.....	MM. LEMENIL.
MARDOCHE, suisse de paroisse.....	SAINVILLE.
M ^{me} BARDEL, loueuse de chaises.....	M ^{me} MOUTIN.
LOUISE, jeune ouvrière, nièce de M ^{me} Bardel.....	JOSÉPHINE.
CONSTANCE, actrice.....	DUPUIS.



Le théâtre représente une des pièces du logement occupé par Benjamin. Portes latérales et porte dans le fond. Mobilier modeste. A droite, sur le devant, une table à écrire, couverte de papiers.

SCÈNE I.

MARDOCHE, entrant avec un panier de vin, et parlant à la cantonade.

Oui, madame, soyez tranquille, on le lui remettra. (En scène.) C'est la dévote du premier, une brave femme, qui envoie un panier de vin de liqueur à M. le curé. Je ne peux pas porter ça moi-même, en uniforme... de quoi ça aurait-il l'air? Il est bien plus simple de le déposer ici... C'est le logement de Benjamin, notre premier chantre... On l'enverra chercher plus tard.

(Il ouvre la porte de la pièce à droite, et y dépose le panier.)

SCÈNE II.

MARDOCHE, LOUISE.

LOUISE, entr'ouvrant la porte du fond.

Monsieur Benjamin, ma tante vous prie de l'attendre un instant... elle va descendre.

MARDOCHE.

Entrez, entrez donc, mam'zelle Louise.

LOUISE, entrant.

C'est vous, monsieur Mardoche.

MARDOCHE.

Benjamin est sorti, et je suis bien aise de profiter de son absence pour vous parler de quelque chose qui vous intéresse.

LOUISE.

De quoi donc, monsieur Mardoche?

MARDOCHE.

C'est au sujet des vues matrimoniales que j'ai sur vous.

LOUISE.

Ah! (Elle fait un mouvement pour s'en aller.)

MARDOCHE, la retenant.

Je sais que je ne suis pas le seul... Benjamin en a aussi... Il fait sonner bien haut qu'il est le premier chantre de la paroisse; mais moi j'ai l'honneur d'en être le suisse... S'il a pour lui une belle voix qui parle en sa faveur, moi, je suis doué d'un beau physique... Je porte l'épée; et de tout temps le militaire a eu le privilège de plaire à la beauté.

LOUISE.

C'est possible; mais moi les militaires m'effraient.

MARDOCHE.

Pourquoi?... Me supposeriez-vous de la légèreté?... Je vous prie de croire que j'ai des mœurs, j'en ai beaucoup, par état... et par inclination... Placé comme une sentinelle avancée à la porte de la paroisse, je surveille tout le quartier, la hallebarde à la main.

LOUISE.

Oui, l'on vous a surnommé le grand inquisiteur... on vous craint.

MARDOCHE.

Mais on m'estime... Je suis méchant, mais honnête... je ne fais la guerre qu'aux mauvaises pensées, et il y a si peu de gens qui pensent!... Quant à Benjamin, qui est mon rival, malheureusement...

LOUISE.

Vous n'avez rien à en dire.

MARDOCHE.

Je n'ai encore que des soupçons; mais j'en ai.
(Avec mystère.) Il sort de chez lui tous les soirs, et
ne rentre qu'à des heures indues.

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

MARDOCHE, d'un ton mystérieux.

Qu'il vient de quelque part... et comme il ne dit
pas d'où, c'est qu'il a des raisons pour le cacher.

LOUISE, avec une indifférence affectée.

Ça le regarde.

MARDOCHE, d'un ton mystérieux.

Ça nous regarde tous... Je n'aime pas qu'on ait
des allures...

LOUISE, avec indifférence.

Moi, je ne suis pas si déflante.

MARDOCHE, à demi-voix.

Vous avez tort... Je l'ai plusieurs fois rencontré
avec des dames.

LOUISE, faisant un mouvement.

Avec des dames?

MARDOCHE, de même.

Jeunes et jolies... J'espère que c'est suspect.

LOUISE, à part.

Oh! le traître! (Se contraignant.) Pourquoi? Ne
peut-il avoir des parentes?

MARDOCHE.

Jeunes et jolies?... ce n'est pas probable, il est
faid.

LOUISE.

Comment, vous ne voulez pas?

MARDOCHE.

Ce serait au moins bien extraordinaire... Au sur-
plus, vous pourrez le lui demander; je l'entends
qui monte l'escalier.

SCÈNE III.

MARDOCHE, LOUISE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

Ain : *Deo gratias*. (Domino noir.)

Je ne suis point ambitieux :
Que le ciel accorde à mes vœux
La santé... c'est l' plus nécessaire ;
Un abri, d' modestes repas, (bis)
Puis un' gentill' ménage...
Et je répéterai tout bas :
Deo gratias!

(Apercevant Louise.) Vous ici, mam'zelle Louise?
par exemple, voilà une surprise délicate et soignée!

MARDOCHE.

C'est moi qui ai rencontré mademoiselle, et qui
l'ai engagée à entrer.

BENJAMIN.

Tu as eu une excellente idée... ces militaires
sont d'une galanterie! (A Louise.) Si j'osais vous
prier de vous assoir.

LOUISE.

Je vous remercie; ma tante va venir me repren-
dre en descendant.

BENJAMIN, à Mardoche.

Quant à toi, je ne t'offre pas... je sais que tu es
toujours si pressé... Qui est-ce qui me procure
l'honneur de ta visite?

MARDOCHE.

Je l'apporte à copier de la musique pour les en-
fants de chœur.

BENJAMIN.

Ah! oui... Je sais de quoi il s'agit. Donne-moi ça.
(Il s'approche de Louise.)

MARDOCHE, faisant quelques pas comme pour sortir,
puis revenant.

Est-ce que tu ne vas pas t'y mettre tout de suite?

BENJAMIN, restant auprès de Louise.

Si fait, sois tranquille.

MARDOCHE, même jeu de scène.

C'est qu'on m'a dit que c'était très pressé.

BENJAMIN, sans se déranger.

Je le sais bien.

MARDOCHE, même jeu de scène.

N'oublie pas non plus qu'aujourd'hui, à onze
heures, il y a grand' messe en musique, et que l'on
compte sur ton gosier.

BENJAMIN.

Entendu!

MARDOCHE.

C'est que quand tu n'es pas là, ça va tout de
travers... les autres chantres ont comme une ex-
tinction de voix; c'est désagréable dans une pa-
roisse qui a une réputation musicale... aujourd'hui
surtout que les dévotes tiennent tant à l'harmonie!

Ain : Un homme pour faire un tableau.

Déjà depuis plusieurs hivers,
Pour qu'à notre église on se plaise,
Nous donnons vraiment des concerts,
Où l'on n'a qu'à payer sa chaise...
Aussi la foule avec ardeur
Vient inonder le saint portique...
Les uns pour prier le Seigneur,
Les aut's pour entendre' la musique,
Beaucoup pour entendre' la musique!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LOUISE, BENJAMIN.

BENJAMIN, se retournant pour regarder Mardoche.
Enfin, nous en voilà débarrassés, ce n'est pas
malheureux!

LOUISE.

Venez ici, monsieur, que je vous gronde!

BENJAMIN.

Moi, qu'est-ce que j'ai donc fait?

LOUISE.

Vous me le demandez?... Certainement je ne

suis pas jalouse ; mais j'en aurais peut-être le droit.

BENJAMIN.

Par exemple ! vous pourriez croire...

LOUISE.

Apprenez-moi un peu où vous passez toutes vos soirées ?

BENJAMIN, stupéfait.

Mes soirées ?

LOUISE.

Vous n'êtes jamais chez vous, et vous ne revenez que fort tard...

BENJAMIN.

Comment, on vous a dit...

LOUISE.

Vous le voyez, je suis informée de tout, et vous ne pouvez pas nier...

BENJAMIN, avec embarras.

Non, mam'zelle.

LOUISE.

C'est donc la vérité ?

BENJAMIN.

Oui, mam'zelle.

LOUISE.

Ah ! vous en convenez !

BENJAMIN.

Certainement... mais ce que j'en ai fait, c'était à cause de vous ; c'était pour être heureux, pour vous épouser.

LOUISE, avec incrédulいたé.

Qu'est-ce que vous me contez là ?

BENJAMIN.

Oh ! je ne sais pas mentir, je n'ai pas ce défaut-là, et vous allez comprendre...

LOUISE.

Allons, dépêchez-vous de vous expliquer.

BENJAMIN.

C'est bien gentil d'être en ménage, d'avoir une femme et des enfants à soi seul... mais c'est un plaisir qui coûte cher... et je gagne bien peu à la paroisse... huit cents francs par an !.. il y a à peine de quoi manger des pommes de terre... avec ça qu'il faudra monter sa maison en ustensiles.

LOUISE, à part, en soupirant.

Il a raison.

BENJAMIN.

Je me suis donc ingénié à faire autre chose, afin de doubler mes revenus, et j'ai trouvé pour le soir... (Hésitant.) une place de choriste dans un théâtre.

LOUISE.

Dans un théâtre !

BENJAMIN.

Voilà le mot lâché !... J'y suis entré par la projection de M^{lle} Constance, la première actrice.

LOUISE.

La première actrice !

BENJAMIN.

Dont ma mère était la marraine... Je l'avais vue pas plus haute que ça... Elle a maintenant un grand talent.

LOUISE.

C'est là que vous passez vos soirées ?

BENJAMIN.

Je n'osais pas vous le dire... Et pourtant, où est le mal de gagner six cents francs à la force de ses poumons ? Moi, je crie pour tout le monde... ça n'est pas défendu... Sous le nom biblique de Benjamin, sous celui plus retentissant de Fanfare, je chante avec un égal succès les psaumes et l'opéra... seulement, je m'embrouille quelquefois ; et, l'autre soir, il m'est arrivé, par inadvertance, d'entonner une antienne au milieu d'un chœur de buveurs espagnols... ça m'a coûté quarante-cinq sous d'amende que j'ai payés au régisseur, le lendemain, sur le produit d'un enterrement.

LOUISE.

C'est donc là ce grand secret ?

BENJAMIN.

Mon Dieu, oui... est-ce que ça vous fâche ?

LOUISE, lui tendant la main.

Au contraire ; mais ça me fait peur, à cause de ma tante.

BENJAMIN.

La loueuse de chaises ?

LOUISE.

Elle est si pieuse et si sévère !

BENJAMIN.

Vous pourriez dire si cagote ! Elle ne sort pas de ses fonctions... je veux dire de ses chaises... toujours assise sur les genoux, et les mains jointes, attendant que la fortune lui tombe du ciel.

LOUISE.

Et voilà cinquante ans qu'elle attend !...

BENJAMIN.

J'espère que c'est de la patience ! moi, qui n'en ai pas une dose aussi prononcée, je fais feu des quatre pieds, je mêle le sacré et le profane : je copie des cantiques et je copie des rôles, et tout ça pour arriver au bonheur le plus promptement possible.

Air : Quand j'n'ai pas l'sou.

Des deux côtés j'soutiens galment la lutte ;

A c'double effort je dois le peu que j'ai...

Je sais qu'hélas ! le théâtre est en butte

A d'faux esprits qui l'ont très mal jugé ;

Mais je me dis : Si l'ancien préjugé

Poursuit encore un art qu'on idolâtre,

Ça ne peut pas atteindre les écus

Dans mon gousset pèl'-mêle confondus...

Qu'ils vienn'nt d'l'autel ou qu'ils vienn'nt du théâtre,

Ils sont partout égal'ment bien reçus !

LOUISE.

Prenez garde seulement de tout gâter, car si ma tante venait à apprendre...

BENJAMIN.

Ce n'est pas elle que je crains le plus, mais mon rival, ce maudit suisse qui a la langue mieux affilée que sa hallebarde.

LOUISE.

Avec ça qu'il se doute déjà de quelque chose.

BENJAMIN.

Nous tâcherons qu'il en reste là.

LOUISE.

Silence!... voici ma tante.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M^{me} BARDEL.

M^{me} BARDEL.

Pourquoi donc, Louise, que tu n'es pas remon-
tée ?

LOUISE.

Vous m'aviez dit de vous attendre et que vous
me prendriez en passant.

M^{me} BARDEL.

C'est possible, j'ai maintenant si peu de mé-
moire.

BENJAMIN.

Salut à la respectable madame Bardel!

M^{me} BARDEL.

Bonjour, mon ami.

BENJAMIN.

Que tous les anges et toutes les saintes du para-
dis soient avec vous!

M^{me} BARDEL.

Merci! et puissent-ils l'entendre!

BENJAMIN.

Ils doivent en avoir l'habitude. Je chante assez
haut pour ça, et comme vous savez que la voix
monte...

M^{me} BARDEL.

Je sais que tu as une très belle organe... mais ce
n'est pas tout que de chanter les louanges du Très-
Haut, il faut encore le glorifier par ses actes.

BENJAMIN, à part.

Où diable va-t-elle parler de mes actes ?

M^{me} BARDEL.

Je veux qu'on se signale par des œuvres pies et
méritoires.

BENJAMIN.

J'aspire à me marier, à devenir votre neveu.

LOUISE.

Et vous savez que M. Benjamin est un bon en-
fant.

M^{me} BARDEL.

Ça ne suffit pas; je veux que l'on soit irrépro-
chable.

LOUISE.

Est-ce que vous avez quelque chose à lui repro-
cher ?

M^{me} BARDEL.

Non, sans doute... mais enfin ils sont deux qui
demandent la main; je puis choisir.

BENJAMIN.

Choisissez tout de suite.

M^{me} BARDEL.

Je me déciderai pour le plus méritant.

LOUISE.

Moi, si vous me demandiez mon avis...

M^{me} BARDEL.

Du tout, ce n'est pas toi que cela regarde.

BENJAMIN, à part.

Vous allez voir que c'est celle qui n'épouse pas !..

M^{me} BARDEL.

Benjamin !

BENJAMIN, se retournant et prenant un air gracieux.
Plait-il, chère tante ?

M^{me} BARDEL.

As-tu copié l'exhortation de M. le curé à ses pa-
roissiens ?

BENJAMIN.

Oui, et si vous voulez vous charger de l'empor-
ter, la voilà. (Il lui remet un rouleau de papier.)

M^{me} BARDEL, ouvrant le papier.

Dieu! comme c'est bien écrit! Ça peut se lire
sans lunettes. (Benjamin s'approche de Louise et lui
parle à l'oreille, pendant que M^{me} Bardel lit à demi-
voix :)

« Lison dormait sous le feuillage,

» Attendant, hélas! le retour

» Du volage

» Qui résistait à son amour! »

Benjamin, qu'est-ce que tu m'as donc donné ?

BENJAMIN, sans se retourner.

L'exhortation de M. le curé.

M^{me} BARDEL.

Ça... (Lisant.) « Lison dormait sous le feuil-
lage... »

BENJAMIN, à demi-voix, à Louise.

Ciel! le rôle de mam'zelle Constance, la jeune
première du théâtre!

LOUISE, à demi-voix.

Que va-t-elle penser ?

BENJAMIN, à part.

De l'aplomb! ou je suis un homme perdu!

M^{me} BARDEL.

Eh bien, pourras-tu m'expliquer ce que cela si-
gnifie ?

BENJAMIN.

C'est très aisé... (A part.) Si je sais comment je
vais m'en tirer!

M^{me} BARDEL.

Voyons. (Benjamin tousse pour se donner le temps
de chercher.)

LOUISE, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

M^{me} BARDEL lit.

« Lison dormait sous le feuillage... »

BENJAMIN.

Le vénérable Lison... un des pères du désert!

M^{me} BARDEL.

Comment! il y en a eu un de ce nom-là ?

LOUISE.

Oui, ma tante.

BENJAMIN.

Le père Lison! il était même très illustre.

M^{me} BARDEL.

Ah!... (Lisant.) « Dormait sous le feuillage?... »

BENJAMIN.

A cette époque, les prédicateurs, les pères du

désert, n'avaient point d'abri... ils couchaient sous le feuillage, autrement dit dans la campagne, à la belle étoile... partout où ils se trouvaient !

LOUISE, à sa tante.

Vous le savez bien.

M^{me} BARDEL, lisant.

« Attendant, hélas ! le retour du volage... »

BENJAMIN.

C'est-à-dire de l'infidèle, du Sarrazin, du mécréant... car on leur donnait tous ces noms-là !

LOUISE.

Et bien d'autres encore.

M^{me} BARDEL, lisant.

« Qui résistait à son amour ! »

BENJAMIN.

A cet amour pieux et tendre que la charité inspire et qui vous porte à convertir vos semblables... c'est pour cela que le père Lison les guettait !

LOUISE.

Mais certainement !

M^{me} BARDEL.

Ah ! c'est possible ; mais vous conviendrez qu'on pouvait s'y tromper, et que M. le curé a fait une drôle d'exhortation.

BENJAMIN.

Elle est prise au figuré ! style moderne, biblique et romantique ! (A part, s'essuyant le front.) Comprends-tu tu peux ! (On entend du bruit.) Qu'est-ce que j'entends ? Mes camarades les choristes !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, plusieurs CHORISTES.

LE CHOEUR.

Air : Oh ! la belle folie.

C'est notre destinée,
Camarades, chantons !
Puisque toute l'année
Nous vivons de flonflons, (bis.)
Exerçons nos poumons !

PREMIER CHORISTE.

Tu dois être content ; j'espère que nous sommes exacts.

BENJAMIN.

Pourvu que vous soyez en voix !

DEUXIÈME CHORISTE.

Je crois bien, nous venons d'arroser nos moyens avec du rouge à dix.

M^{me} BARDEL, à demi-voix.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

BENJAMIN, de même.

De nouveaux chantres qu'on voudrait attacher à la paroisse.

M^{me} BARDEL, de même.

Ils ont des physionomies... solides.

DEUXIÈME CHORISTE, faisant une grosse voix.

Est-ce que nous ne commençons pas ?

M^{me} BARDEL.

Et un organe très bien nourri.

BENJAMIN, aux choristes.

Tout de suite... (A M^{me} Bardel.) Nous allons répéter... Ainsi, je ne vous retiens pas !

M^{me} BARDEL.

Pourquoi ? Je ne serais point fâchée d'entendre....

LOUISE.

Mais vous deviez m'accompagner chez la couturière où je travaille.

M^{me} BARDEL.

J'irai un autre jour... Tu peux t'en aller toute seule.

LOUISE.

Cependant, ma tante...

M^{me} BARDEL.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je reste ?

BENJAMIN.

On craint seulement que ça ne vous ennuie.

M^{me} BARDEL.

Du tout, j'aime beaucoup la musique sacrée.

BENJAMIN, à part.

Elle sera joliment servie !

M^{me} BARDEL.

Ainsi, petite, laisse-moi. (Elle s'assoit.)

LOUISE.

Oui, ma tante... (A Benjamin, en s'en allant.) Je ne tarderai pas à revenir. (Elle sort.)

M^{me} BARDEL.

J'écoute.

BENJAMIN, indiquant la mesure avec sa main.

Une, deux... une, deux...

LE CHOEUR.

Le champagne pétille
A ce banquet joyeux ;
Dans sa mousse qui brille
Il verse tous ses feux !...

M^{me} BARDEL, étonnée et les interrompant.

Ah ça ! qu'est-ce que ce cantique-là ?

BENJAMIN.

C'est pour la fête des Rois... Vous savez, le festin des trois mages... les noces de Cana... la pêche miraculeuse.

M^{me} BARDEL.

A la bonne heure... Je disais aussi !

BENJAMIN, à part.

Bon ! elle avale le subterfuge.

LE CHOEUR, continuant.

Rien n'est redoutable
Ici que l'ennui...
Envoyons au diable
Chagrin et souci !

BENJAMIN, se tournant vers M^{me} Bardel ;

Au diable !

LE CHOEUR.

Au diable !

Que la beauté vienne
Charmer nos loisirs ;
Godtons les plaisirs
Que l'amour amène !

BENJAMIN, se tournant vers Mme Bardel, et prononçant avec affectation.

Amène !

LE CHŒUR.

Amène !

M^{me} BARDEL.

Amen !

LE CHŒUR.

Le champagne pétille

A ce banquet joyeux, etc.

BENJAMIN.

Très bien !.. vous chantez ça comme des anges...
(A part.) qui aurait un rhume de cerveau. (A M^{me} Bardel.) Qu'est-ce que vous en pensez ?

M^{me} BARDEL.

C'est magnifique ! Seulement, je n'ai pas bien compris.

BENJAMIN.

Tant mieux ! en musique, les meilleures paroles sont celles qu'on n'entend pas !

M^{me} BARDEL.

Oh bien ! alors, celles-là !..

LES CHORISTES.

Allons, maintenant, le grand morceau.

BENJAMIN, à part.

Le grand morceau !.. Oh ! non !.. (Aux choristes.) Il faut humecter auparavant... Passez dans ma chambre à coucher, vous y trouverez une cruche d'eau sucrée avec de la réglisse... c'est un rafraîchissement excessivement tonique et recommandé par la faculté de médecine. (Ils passent tous dans la pièce à droite.)

SCÈNE VII.

BENJAMIN, M^{me} BARDEL, puis CONSTANCE.

BENJAMIN, à part, pendant que M^{me} Bardel range sa chaise et cherche son ridicule.

Enfin, m'en voilà quitte ! (Il se retourne et aperçoit Constance qui vient à lui.) Ciel ! mam'selle Constance, la jeune première du théâtre !..

CONSTANCE.

Est-ce que tu as perdu la tête ? quel papier m'as-tu donc envoyé ?

BENJAMIN.

Mais ce doit être votre rôle.

CONSTANCE.

Ça !.. (Elle lit.) « L'approche du saint temps » de carême... »

BENJAMIN, à part.

Miséricorde ! l'exhortation de M. le curé !.. et j'ai donné à l'autre... »

CONSTANCE, continuant de lire.
» Doit exciter dans vos âmes une pieuse ferveur ! »

BENJAMIN, à mi-voix.

Silence ! au nom du ciel !

M^{me} BARDEL, se retournant.

A qui en as-tu, Benjamin ?

BENJAMIN, avec embarras.

Oh ! rien... c'est...

M^{me} BARDEL.

Quoi donc ?

BENJAMIN, de même.

Une visite... une dame qui vient me voir.

M^{me} BARDEL, d'un ton sévère.

Comment ! tu songes à te marier, et tu reçois chez toi des personnes du sexe. Que vois-je ! M^{me} la comtesse !

BENJAMIN, étouffé.

Hein ?

CONSTANCE, à Benjamin.

Moi, comtesse !

BENJAMIN, à mi-voix.

Laissez-la dire... qu'est-ce que cela vous fait ?

M^{me} BARDEL.

Pardon ! j'étais loin de penser...

BENJAMIN.

Oui, je donne incognito à madame la comtesse des leçons de plain-chant.

M^{me} BARDEL.

Je t'en félicite ; c'est une personne qui ne méritait que des respects.

CONSTANCE, à part.

Pas encore, pour le moment ; j'aime mieux autre chose.

BENJAMIN.

Et où avez-vous connu madame ?

M^{me} BARDEL.

L'année dernière, à l'office, où elle venait le matin.

CONSTANCE.

C'est juste.

M^{me} BARDEL.

Suivie du chasseur de M. le comte, dont le nom finit en of ou en tof.

BENJAMIN.

Oui.

M^{me} BARDEL.

Son mari.

BENJAMIN, à part.

C'est tout comme.

M^{me} BARDEL.

Elle était si recueillie, si charitable, que cela édifiait tout le monde.

CONSTANCE.

Ou plutôt, ça les étonnait...

M^{me} BARDEL.

Le ciel vous tiendra compte de ce que vous aurez fait ici-bas.

CONSTANCE.

C'est pour cela que je doute.

M^{me} BARDEL.

Et moi, je suis tranquille; quand on emploie aussi noblement que vous le faites, la fortune...

CONSTANCE.

Il faut bien partager ce que le hasard vous envoie.

BENJAMIN, à part.

Les guinées des milords et des princes russes.

M^{me} BARDEL.

Que le ciel vous en envoie toujours autant... ne fût-ce que dans l'intérêt des pauvres!

CONSTANCE.

Merci pour eux... et pour moi!

M^{me} BARDEL, à Benjamin.

Ah! mon ami, si tu savais quelle obligeance et quelle bonne grâce! j'en ai fait l'épreuve l'hiver dernier... La mère Godard, ma voisine, se mourait de maladie, ou plutôt de misère... un matin, j'ai eu recours à madame la comtesse qui venait assister à l'office; et, sans me questionner, sans me connaître, elle m'a sur-le-champ donné sa bourse, qui contenait plusieurs pièces d'or.

BENJAMIN.

Ça ne m'étonne pas.

CONSTANCE.

Ma foi! je l'avais oublié.

M^{me} BARDEL.

Il n'y a que dans la noblesse que l'on trouve tant de générosité, parce qu'il n'y a que la noblesse qui ait conservé des idées religieuses.

CONSTANCE, à demi-voix, à Benjamin.

Si je lui disais que je suis actrice?

BENJAMIN, de même.

Vous ne seriez plus bonne qu'à être damnée!

CONSTANCE.

Alors, j'ai tout bénéfice à garder l'incognito!

Air : du couplet final de M^{me} Favart.

A la comtesse prétendue

Laissons tout l'honneur du bienfait.

BENJAMIN.

V'là comm' sur terre on attribue

A cell-ci ce qu'une autre a fait!

En bien, en mal, que de mécomptes!

Que d'erreurs!

CONSTANCE.

Qu'importe? plus tard

Le ciel examine les comptes,

Et de chacun refait la part.

M^{me} BARDEL.

J'entends sonner dix heures trois quarts : c'est le moment où la location donne et où l'on se dispute les chaises... il faut que je sois là pour faire la recette... je suis obligée de vous quitter... Sans adieu, madame la comtesse.

CONSTANCE.

Au revoir, madame. (Elle la salue avec une dignité affectée.)

M^{me} BARDEL, en s'en allant.

Cette personne-là sent la femme de qualité d'une lieue. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

BENJAMIN, CONSTANCE,

CONSTANCE.

Oh! la vieille folle! j'ai manqué vingt fois éclater de rire à son nez.

BENJAMIN.

Que je vous sais gré d'avoir gardé votre sérieux!

CONSTANCE.

D'autant plus que ce n'est pas mon habitude. Maintenant il s'agit de me recopier mon rôle.

BENJAMIN.

Il vous manquait seulement quelques feuillets; je vais les retrouver.

CONSTANCE.

Dépêche-toi; ma voiture est en bas... je t'emmènerai au théâtre, à la répétition.

BENJAMIN.

Est-ce qu'il y en a une ce matin?

CONSTANCE.

Tu le sais bien... on donne demain la pièce nouvelle.

BENJAMIN.

Mais je devais chanter aujourd'hui à la paroisse.

CONSTANCE.

Il est des accommodemens avec le ciel; mais il n'y en a pas avec le public.

BENJAMIN.

Allons, je vous suis.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARDOCHE.

MARDOCHE, arrêtant Benjamin.

Halte-là!... où cours-tu si vite?

CONSTANCE.

De quoi se mêle-t-il, celui-là?

BENJAMIN.

Il faut que je sorte avec madame.

MARDOCHE.

Du tout, je m'y oppose... tous nos chantres sont réunis dans la sacristie... il ne manque plus que toi et je viens te chercher.

BENJAMIN.

Impossible!

MARDOCHE, étonné.

Qu'est-ce à dire? On t'attend à l'église.

CONSTANCE, à mi-voix à Benjamin.

On t'attend au théâtre.

BENJAMIN.

Je ne puis pas être partout.

MARDOCHE.

J'ai promis de te ramener.

CONSTANCE.

Je ne partirai pas sans lui !

MARDOCHE.

M. le marguillier est sévère !

CONSTANCE.

Notre régisseur n'est pas bon !

BENJAMIN.

Fragment du dernier acte de Robert-le-Diable.

Quel embarras !

Hélas ! que faire ?

MARDOCHE.

Suis-moi !

CONSTANCE.

Suis-moi !

MARDOCHE ET CONSTANCE.

N'écoute pas

MARDOCHE.

Cette femme...

CONSTANCE, avec ironie.

Ce militaire...

MARDOCHE ET CONSTANCE.

Viens avec moi, viens, suis mes pas.

Il m'appartient... Non pas... non pas.

BENJAMIN.

O conflit déplorable !

Qui peut me coûter cher !

Me voilà, sort damnable !

Entre le ciel et l'enfer !...

Absolument comme Robert-le-Diable ;

Non, rien n'y manque, excepté les démons ?

On entend dans la pièce à droite les camarades de Benjamin, qui répètent en chœur : *Buvons ! buvons !*

BENJAMIN.

Serait-ce eux que nous entendons ?

MARDOCHE ET CONSTANCE.

Quels sont ceux que nous entendons ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES CHORISTES.

Ils sortent tous tenant une bouteille à la main et chantant le chœur de *la Juive*.

LE CHOEUR.

Ah ! pour nous quelle heureuse chance !

Quel bienfait de la providence !

Répetons à l'envie ce refrain :

Du vin ! du vin ! du vin !

BENJAMIN.

Où diable ont-ils trouvé ces bouteilles-là ?

MARDOCHE.

C'est le vin de liqueur de M. le curé qu'ils ont mis au pillage... Je l'avais caché là-dedans.

BENJAMIN.

Ils ont cru que c'était à moi.

MARDOCHE.

Était-ce une raison pour le prendre?... Et comment reçois-tu des Vaudales aussi altérés du vin d'autrui ?

PLUSIEURS CHORISTES.

Des Vaudales ?

MARDOCHE.

Des pillards, si vous l'aimez mieux.

CONSTANCE, à Mardoche, qui a porté la main sur son épée.

Doucement, monsieur ! la colère sied mal à votre caractère...

MARDOCHE.

Ce sont des infâmes !

CONSTANCE.

Ce sont de braves gens, camarades de Benjamin, et, comme lui, choristes au théâtre où je remplis les premiers rôles.

MARDOCHE.

Il se pourrait !

BENJAMIN, à part.

Aie ! aie ! aie !

MARDOCHE.

Des choristes ! et une comédienne !

CONSTANCE.

Qui, par parenthèse, rendra incessamment le pauvre bénit à votre paroisse.

MARDOCHE.

Il ne manquerait plus que cela !... Qui ? moi, un des soldats du saint roi David, j'ouvrerais processionnellement la marche devant une... je n'ose pas répéter le mot... jamais... jamais.

CONSTANCE.

Ce sera pourtant comme ça !

MARDOCHE.

Je briserais plutôt ma hallebarde.

BENJAMIN.

Te voilà tout furieux !

MARDOCHE.

Au contraire... je suis enchanté... car je vais tout apprendre à M. le curé et à M^{me} Bardel.

BENJAMIN.

Quoi ! tu serais capable !...

MARDOCHE, à part.

C'est de bonne guerre entre rivaux ! malheureusement c'est l'heure où nous avons foule et la brave femme est trop occupée... je la verrai plus tard... (A demi-voix.) Quant à M. le curé, on peut lui écrire... (Haut, en passant près de Benjamin.) Ah ! mon gaillard !

LE CHOEUR.

Air : Que j'suis content.

Salut au brillant militaire,

Qui du temple est le défenseur !

La hallebarde meurtrière

Dans ses mains n'a jamais fait peur.

Honneur, honneur à sa valeur !

Mardoche sort, suivi des choristes qui l'accompagnent en chantant.)

SCÈNE XI.

BENJAMIN, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Il se moquent de lui et ils ont raison ; il méritait cette leçon-là.

BENJAMIN.

Oui, mais elle va me coûter cher... c'est sur moi que tout va retomber !

CONSTANCE.

Sur toi ?

BENJAMIN, pleurnichant.

Adieu, le bonheur que j'espérais !... ni, ni, c'est fini ! Il n'y faut plus penser !

CONSTANCE.

Comment donc ?

BENJAMIN.

Imaginez-vous que je recherche en vrai et légitime mariage une jeune et jolie personne, qui a toutes les qualités, tous les mérites, avec un seul inconvénient, celui de posséder une tante atroce, qui s'adonne à la location des chaises et n'a jamais exercé d'autre industrie.

CONSTANCE.

Je la connais ; c'est elle que j'ai vue ici.

BENJAMIN.

Précisément... une vieille femme farcie de préjugés et encroulée de cagotisme depuis la plante des pieds jusqu'aux cheveux. Je m'étais bien gardé de lui dire que j'étais attaché à un théâtre... ce mot seul est capable de lui donner une attaque de nerfs, quoiqu'elle ait passé l'âge où il est permis d'en avoir.

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu ! et moi qui ai justement dit au suisse...

BENJAMIN.

Ce qu'il ne manquera pas de répéter à la mère Bardel, pour me perdre dans son esprit... en supposant qu'elle en ait. Je me vois déjà affublé des épithètes les plus incohérentes : baladin, mécréant, philosophe, saltimbanque, et autres gentilles du même dictionnaire, qui n'est pas celui de l'Académie... Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il me faudra renoncer à être le mari de mam'zelle Louise.

CONSTANCE.

Pas encore ; je pourrai peut-être réparer le mal que j'ai fait.

BENJAMIN.

Vous croyez ?

CONSTANCE.

Du moins, je l'espère... Et d'abord il ne faut point aller maintenant au théâtre... Je te dispense de la répétition... je paierai l'amende s'il y en a une.

BENJAMIN.

Oui, mam'zelle.

CONSTANCE.

Cours au lutrin où ta présence est réclamée.

CHANTRE ET CHORISTE.

BENJAMIN.

Je crois bien : le second chantre est asthmatique, ce qui le gêne pour filer des sons.

CONSTANCE.

Il s'agit ici de déployer tous tes moyens.

BENJAMIN.

Si ce n'est que ça... je vais faire ronfler les notes basses, et si je ne casse pas les vitres, c'est qu'elles seront fièrement solides, ou placées hors de portée.

CONSTANCE.

Moi, pendant ce temps, j'agirai dans ton intérêt ; quand je veux quelque chose, je le veux bien... et à moins que le diable ne s'en mêle...

BENJAMIN.

Et encore il aurait à qui parler... Je remets dans vos mains ma destinée !

CONSTANCE, le poussant par les épaules.

Va vite ! il n'y pas une minute à perdre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOUISE.

BENJAMIN, à Louise qui entre.

Ah ! c'est vous, Louise... Tout va bien, j'ai bon espoir ; madame vous expliquera... je n'ai pas le temps d'en dire davantage. (Il sort en courant.)

LOUISE.

Mais, madame, vous connaissez donc mon prétendu ?...

CONSTANCE.

Oui, mon enfant ; nous chantons au même théâtre, et je m'intéresse beaucoup à son bonheur.

LOUISE.

Quoi ! vraiment !...

CONSTANCE.

Je sais que vous seule pouvez l'assurer.

LOUISE, baissant les yeux.

Il me l'a dit, et si ça ne dépendait que de moi...

CONSTANCE.

Il paraît que vous ne seriez pas disposée à refuser ?...

LOUISE.

Mais il faut un autre consentement.

CONSTANCE.

Celui de votre tante ?

LOUISE.

Et il sera difficile de la décider.

CONSTANCE.

Peut-être ; cela me regarde, et je veux la mettre hors d'état de s'opposer à votre mariage.

LOUISE.

Vous n'y parviendrez pas.

CONSTANCE.

Oh ! que si... avec de l'adresse et de l'habitude... Au théâtre, les mariages, c'est notre fort... tous les soirs, nous en faisons trois ou quatre... c'est le moins.

LOUISE, à part.

Cette dame-là est une connaissance bien précieuse !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M^{me} BARDEL.M^{me} BARDEL, sans les voir.

Je viens de faire ma récolte de numéraire... quarante-huit sous! dont douze en pièces de six liards; c'est bien peu!...

CONSTANCE, à Louise.

Justement voici madame votre tante.

M^{me} BARDEL, se retournant.

Louise avec madame la comtesse!

LOUISE.

Qui me priait d'aller vous chercher.

M^{me} BARDEL.

Quoi! je serais assez heureuse pour que vous eussiez besoin de moi?

CONSTANCE.

Oui, j'ai un petit service à vous demander.

M^{me} BARDEL.

Parlez, madame, je suis tout oreilles.

CONSTANCE.

Je connais peu de monde, et vous devez en connaître beaucoup!

M^{me} BARDEL.

Mais à peu près tout le quartier... De quoi s'agit-il?

CONSTANCE.

J'ai une place à donner.

M^{me} BARDEL.

C'est facile... il y a tant de gens qui en veulent! Est-elle un peu conséquente?

CONSTANCE.

Cent écus par an.

M^{me} BARDEL.

C'est très gentil.

CONSTANCE.

Avec le casuel, ça irait peut-être au double.

M^{me} BARDEL.

Mais c'est magnifique!

CONSTANCE.

D'autant plus que ça n'occuperait que le soir... ce serait une bague au doigt.

M^{me} BARDEL.

Une très jolie bague... Et on voudrait quelqu'un du sexe?

CONSTANCE.

Assurément.

LOUISE.

Ce serait-il bien difficile?

CONSTANCE.

Non, rien de plus simple!

M^{me} BARDEL, à Louise.

Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde.

CONSTANCE.

Seulement, il faudrait une personne raisonnable, posée, qui eût de bonnes manières...

M^{me} BARDEL.

Oui, une femme d'âge... pas trop détériorée... je

vois ce qui conviendrait... et si vous voulez me dire ce que c'est.

CONSTANCE.

Une place d'ouvreuse de loges dans un théâtre.

M^{me} BARDEL.

Ah! mon Dieu!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous?

M^{me} BARDEL.

Rien... (A part.) Ouvreuse de loges!

CONSTANCE.

Au théâtre du *Palais-Royal*.M^{me} BARDEL.

Ah! si c'est un théâtre royal.

CONSTANCE.

Très haut placé dans l'opinion.

M^{me} BARDEL.

Cela change la thèse.

CONSTANCE.

C'est tout différent... société choisie et distinguée...

M^{me} BARDEL.

Et l'on y aurait de la considération?

CONSTANCE.

Je crois bien... un poste de confiance: les balnoires de rez-de-chaussée!

M^{me} BARDEL, ouvrant de grands yeux.

En vérité...

CONSTANCE.

Vous sentez qu'il faut là de la tenue et de la discrétion.

M^{me} BARDEL.

Qualités assez rares!

CONSTANCE.

Voyez, parmi vos connaissances...

M^{me} BARDEL.

Oui, je pense bien que je trouverai ça.

CONSTANCE.

Mais dépêchez-vous, car il faut une réponse avant ce soir.

M^{me} BARDEL.

Vous l'aurez!

AIR: Ensemble nous avons servi.

M^{me} BARDEL, à Louise.

Allons, reconduisez, petite...

CONSTANCE, à M^{me} Bardel.

Je ne peux trop vous inviter

A faire votre choix bien vite.

M^{me} BARDEL.

Oui, je sens qu'il faut se hâter...

Comm' il n'y a pas d' plac's à prendre

Pour tous ceux qui courent après.

Elles se font souvent attendre;

Mais elles n'attendent jamais.

ENSEMBLE.

CONSTANCE.

Vous aurez bientôt ma visite...

Je ne peux trop vous inviter
A faire votre choix bien vite...
Vous sentez qu'il faut se hâter.
LOUISE, à Constance.
Avec moi vous n'êtes pas quitte...
Revenez donc nous visiter,
Pour assurer la réussite
D'un bonheur qu'il faut compléter.

M^{me} BARDEL.
Allons, reconduisez, petite...

(A Constance.)

J'espère bientôt vous citer
Une personne de mérite...
Mais je sens qu'il faut se hâter.

(Constance et Louise sortent ensemble par le fond du théâtre.)

SCÈNE XIV.

M^{me} BARDEL.

Cent écus par an, sans compter le reste!... Je connais bien quelqu'un à qui cela conviendrait... (Regardant de droite et de gauche s'il n'y a personne qui puisse l'entendre.) C'est moi!.. Je pourrais parfaitement concilier ça avec mes chaises... Je sais bien que ça me donnerait bien du trac... mais on s'arrangerait en conséquence : une chose le matin, l'autre le soir... et avec un peu d'ordre... Je n'ai pas osé m'expliquer devant ma nièce... ce n'est pourtant pas elle qui m'embarrasse le plus... ce sont les deux futurs... ils ont des principes si exagérés!... Benjamin surtout, il est d'une pruderie! cet homme-là a manqué sa vocation, il a oublié de venir au monde à l'époque des moines... on en aurait fait un saint... et il serait aujourd'hui sur le calendrier!...

SCÈNE XV.

M^{me} BARDEL, BENJAMIN.

BENJAMIN, à part.

Bon! la voilà!.. Peut-être que Mardoche ne lui a pas encore parlé.

M^{me} BARDEL, à part.

Il faudra pourtant bien lui dire ce qui en est.

BENJAMIN, à part.

Si je commençais par la prévenir... ça vaudrait mieux, parce que je donnerais à la chose une certaine couleur.

M^{me} BARDEL, se retournant.

Ah! c'est toi, mon ami... Je suis bien aise que tu sois remonté... Pousse la porte; nous avons à causer.

BENJAMIN.

De quoi donc, madame Bardel?

M^{me} BARDEL.

Je vais te le dire...

BENJAMIN, à part.

Du mystère! elle sait tout!

M^{me} BARDEL.

Avant que tu deviennes de ma famille, il est bon d'avoir une explication... Il est quelquefois des positions difficiles...

BENJAMIN.

A qui le dites-vous?

M^{me} BARDEL.

Les places les plus honorables ne suffisent pas toujours...

BENJAMIN.

Ce sont celles qui rapportent le moins.

M^{me} BARDEL.

Et comme avant tout il faut exister...

BENJAMIN.

Il n'y a pas de doute.

M^{me} BARDEL.

Le ciel ne peut pas trouver mauvais qu'on en cherche les moyens.

BENJAMIN.

Au contraire, il est trop éclairé...

M^{me} BARDEL, avec beaucoup d'embarras.

Benjamin, nous n'avons jamais parlé... théâtre.

BENJAMIN, à part.

Ouf!... (Haut.) Je sais que ça ne peut pas entrer dans vos idées... quand on est aussi pieuse que vous...

M^{me} BARDEL, baissant les yeux.

Sans doute... mais...

BENJAMIN.

Une invention diabolique, imaginée par Satan lui-même dans un accès de gâté... car c'est lui, à ce qu'on prétend, qui a chanté le premier couplet de vaudeville.

M^{me} BARDEL.

Hélas! ce serait donc pour ça que le théâtre...

BENJAMIN.

Est excommunié et déshérité de l'autre monde.

M^{me} BARDEL.

Oui, mais dans celui-ci, c'est une industrie tolérée...

BENJAMIN.

Encouragée, même par le gouvernement... cela fait vivre une foule de gens qui courent à leur perte en jouant.

M^{me} BARDEL.

Peut-être... il faut distinguer... ils ne sont pas tous aussicoupables...

BENJAMIN.

En effet.

M^{me} BARDEL.

Souvent les circonstances vous obligent... et quand on apporte au théâtre des principes...

BENJAMIN.

Comme il en faut.

M^{me} BARDEL.

Et qu'on sait les conserver...

BENJAMIN.

Vous pensez qu'alors...

M^{me} BARDEL, montrant le ciel.
 On a droit de compter sur l'indulgence...
 BENJAMIN.
 Je suis tout à fait de votre avis.
 M^{me} BARDEL, à part.
 Il y vient donc !
 BENJAMIN, à part.
 Je ne la croyais point si judicieuse.
 M^{me} BARDEL.
 Ce que c'est que de s'entendre !
 BENJAMIN.
 Ça ne nous était point encore arrivé... je vous
 connaissais mal... Je vous supposais des idées vul-
 gaires et mesquines...
 M^{me} BARDEL.
 Moi?...
 BENJAMIN.
 Je croyais toutes vos facultés absorbées par l'u-
 sage immodéré de la paroisse... et que le nom seul
 de théâtre vous faisait frémir d'une sainte horreur.
 M^{me} BARDEL.
 Par exemple !
 BENJAMIN.
 Je n'aurais jamais osé vous dire : Celui que vous
 voyez devant vous s'est souvenu du proverbe :
 « Aide-toi, le ciel t'aidera ; » il a voulu fuir la
 paresse, utiliser ses soirées ; il en est venu à bout,
 et sans sacrifier ses autres devoirs : il est monté
 sur les planches...
 M^{me} BARDEL.
 Heim ?
 BENJAMIN, avec volubilité.
 Et depuis plus de six mois, il fait partie de cette
 bande joyeuse qui dessert, en chantant, le temple
 de la Folie.
 M^{me} BARDEL.
 Qu'est-ce que tu m'apprends-là ?
 BENJAMIN.
 Ce qui n'était déjà plus un secret pour vous... et
 si, quelque soir, il vous était agréable de m'en-
 tendre...
 M^{me} BARDEL, lui fermant la bouche.
 Veux-tu te taire !... on vient !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOUISE, MARDOCHE.

LOUISE.
 Non, vous ne le direz pas !
 MARDOCHE.
 Si, mademoiselle, je le dirai !... ma conscience
 m'ordonne de parler... (Descendant la scène en éle-
 vant la voix.) Infamie !... horreur !... servir deux
 maîtres à la fois !
 BENJAMIN.
 Ménage tes moyens, tu vas t'enrouer !
 MARDOCHE.
 Non, plus de ménagemens !... Je cède à ma
 colère !...

LOUISE, d'un ton suppliant.
 Monsieur Mardoche !
 MARDOCHE.
 Il faut que ça parte ! (A M^{me} Bardel.) Apprenez
 qu'il vous trompait, qu'il nous trompait tous... et
 qu'avec son air de sainte n'y touche, il est, depuis
 plus de six mois attaché à un théâtre !
 M^{me} BARDEL, avec dignité.
 Je le savais !
 MARDOCHE, s'échauffant.
 Et vous le souffrez en votre présence !... vous ne
 redoutez pas son souffle impur...
 BENJAMIN.
 Va toujours !
 MARDOCHE.
 Vous ne criez point d'une voix indignée : *Vade
 retro, Satanas !*
 M^{me} BARDEL.
 Monsieur Mardoche, vous êtes un intolérant !
 MARDOCHE.
 Est-ce que vous seriez un philosophe, madame ?
 M^{me} BARDEL.
 Je ne dis pas cela... mais je trouve que votre lan-
 gage n'est pas de ce siècle... ce n'est pas comme
 ça qu'on s'exprime en France !
 BENJAMIN.
 Pardine ! il parle *suisse* !
 MARDOCHE, avec colère.
 O saint Ignace et saint Pancrace !
 BENJAMIN.
 A-t-il l'air cocasse !
 M^{me} BARDEL.
 A mes yeux, Benjamin n'a point démérité...
 LOUISE.
 Très bien, ma tante !
 M^{me} BARDEL.
 Et je ne vois pas pourquoi je ne lui donnerais
 pas ma nièce.
 MARDOCHE.
 Eh bien ! en ce cas, vous la donnerez à un pro-
 crit, à quelqu'un qui n'a plus de place.
 M^{me} BARDEL et BENJAMIN.
 Comment ?
 MARDOCHE.
 Oui, madame, et M. le marguillier, avec qui j'en
 ai causé, par hasard, m'a dit qu'on ne pouvait pas
 garder Benjamin et qu'il fallait lui chercher un
 successeur !
 LOUISE.
 O ciel !
 M^{me} BARDEL.
 Je ne pensais pas...
 MARDOCHE, à Benjamin.
 Qu'en dis-tu ?
 BENJAMIN, sans l'écouter.
 C'est fait de moi !
 MARDOCHE, prenant une prise de tabac.
 Nous ne voulons pas chez nous de serviteurs à
 double face.
 BENJAMIN, entre ses dents.
 Gare que je tombe sur la tienne... saint Pan-
 crace !...

M^{me} BARDEL, à part.

C'est bon à savoir!... Je ne prends plus la place de l'autre... heureusement je n'ai pas dit que c'était pour moi que je la voulais... (Apercevant Constance qui entre.) Prenons garde.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Oh! je suis bien aise de vous trouver réunis.

M^{me} BARDEL s'avancant, et avec respect.

Et moi, bien fâchée de la peine que vous avez prise, madame la comtesse!

MARDOCHE, la prenant par le bras.

Qu'est-ce que vous dites là?... Ça une comtesse!

M^{me} BARDEL.

Je l'ai toujours appelée ainsi!

MARDOCHE.

Mais c'est une comédienne!

M^{me} BARDEL.

Ah! mon Dieu! et moi qui l'ai saluée!

BENJAMIN.

N'avez-vous pas peur d'attraper une courbature.

CONSTANCE.

Non, mais elle craint de se compromettre...

Soyez tranquille; je sors de chez M. le curé...

MARDOCHE, haussant les épaules.

Comme si c'était là sa place!

CONSTANCE.

Pourquoi pas?... J'avais à lui parler au sujet du pain bénit qu'il m'a priée de rendre! Il m'a reçue avec beaucoup de bienveillance et de bonté.

MARDOCHE, à M^{me} Bardel.

Il a comme ça des distractions!

CONSTANCE, à Benjamin.

J'ai profité du moment pour lui parler de ce qui l'intéresse, pour lui raconter ce qu'on avait déjà eu soin de lui apprendre... que tu étais choriste à notre théâtre.

BENJAMIN.

Ah! (Avec hésitation.) Et ça l'a rendu furieux?..

CONSTANCE.

Non, il est resté calme et bon... il s'est souvenu de l'abbé Pellegrin qui dinait de l'autel et soupaît du théâtre...

BENJAMIN.

Certainement.

MARDOCHE et M^{me} BARDEL.

Un abbé!

BENJAMIN.

C'était bien plus fort.

CONSTANCE.

« Je suis, m'a-t-il dit, de bonne composition avec les artistes; je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'on joue le matin du serpent et le soir de la clarinette... c'est toujours de la musique. »

BENJAMIN, montrant son gosier.

Et moi qui ne change pas d'instrument.

CONSTANCE.

Ce que M. le curé n'aime pas, c'est qu'on dé-

nonce ses camarades; il pense que l'essentiel est d'être honnête homme, et que Benjamin, son premier chantre, peut, comme beaucoup de grands personnages, occuper deux places et manger à deux rateliers.

BENJAMIN.

C'est juste... quand on a un gros appétit.

LOUISE.

Que de bonté!

M^{me} BARDEL.

Que de tolérance!

MARDOCHE.

Ça vous transporte!... Vive M. le curé!

BENJAMIN, à Louise.

Ce sera lui qui bénira notre mariage!

MARDOCHE, à Benjamin.

Ah! je ne t'en veux pas, et puisqu'il te pardonne, j'oublie tout.

BENJAMIN.

Est-il généreux, ce gaillard-là!

M^{me} BARDEL, tirant Constance par sa robe, et à demi-voix.

Madame... j'ai trouvé quelqu'un pour la place: c'est moi qui la prendrai...

CONSTANCE.

Et vous ne ferez pas inal.

M^{me} BARDEL.

Mais, vous n'en parlerez pas.

CONSTANCE.

Je vous le promets.

M^{me} BARDEL.

Parce qu'avec mes principes...

CONSTANCE.

Vos principes seront très bien placés aux baignoires.

M^{me} BARDEL.

Dès ce soir, je m'installerai.

MARDOCHE, s'avancant d'un air très humble.

Et quel jour madame se propose-t-elle de rendre le pain bénit?

CONSTANCE.

J'ai choisi dimanche prochain.

MARDOCHE.

Je serai là... en grande tenue, sous les armes, pour rendre les honneurs militaires à qui de droit.

BENJAMIN.

Il paraît que la girouette a tourné du côté de la Suisse.

CONSTANCE, à Mardoche.

Tenez, voici mon offrande.

(Elle lui remet plusieurs pièces.)

MARDOCHE.

Trois pièces d'or!

CONSTANCE.

Et un billet pour vous.

MARDOCHE, le prenant.

Pour moi!... (A part.) Qu'est-ce que ce peut être?... Ces femmes-là sont si généreuses... si c'était un billet de banque!... (L'ouvrant.) Non... de spectacle... « Théâtre du Palais-Royal... Nota :

ce billet étant gratis, il sera perçu un franc cinquante pour tous droits !... Que de reconnaissance ! moi qui ne vais jamais au spectacle... j'ai bien envie de... ma foi, oui... mais vous n'en direz rien ?...

CONSTANCE.

Soyez sans crainte.

MARDOCHE.

Et... est-ce une place un peu convenable ?...

CONSTANCE, à demi-voix.

Une place de baignoires.

MARDOCHE, à part.

Bon ! personne ne me verra !

CONSTANCE, à part, montrant M^{me} Bardel.

A merveille ! il y aura là ce soir une reconnaissance !...

CHOEUR FINAL.

Quel sort que celui-là !

Chantre et choriste habile,

Passer d'un vaudeville
Aux chants d'alléluia !...

MARDOCHE, au public.

Air : Des Frères de lait.

Plusieurs de vous, Messieurs, vont à l'église,

BENJAMIN.

Et sont pourtant du théâtre amateurs...

Ce double aspect peut-être m'autorise

A redouter, pour ce soir, des erreurs...

MARDOCHE.

Pour éviter de fâcheuses erreurs,

Voyez à quoi le local vous engage !...

BENJAMIN.

Applaudissez !... Au besoin criez *bis* !

MARDOCHE.

Mais n'allez pas à la fin de l'ouvrage

Entonner un *De Profundis* !...

TOUS.

N'allez pas, etc...

FIN DE CHANTRE ET CHORISTE.